

Le temps des petites sœurs

Continuez!

10/8/84

Vendredi 10 Août 1984

Rêve : Je suis dehors, au pied de mon immeuble, en compagnie de Claude Nougaro (le chanteur préféré de Marie), de Fred et, peut-être, d'Iseult. Il me semble apercevoir aussi Célia. Une petite fille chocolat tombe à mes pieds et pleure. Je la relève par le bras et me rend compte qu'elle est torse nu et qu'elle a d'adorables futurs seins. Elle dit : « Pourquoi es-tu méchant avec ta jolie copine ? » Je pense d'abord à Marie mais lui demande de préciser : « Laquelle, ce n'est jamais la même ? » Et là je comprends, je vois, Célia est allongée là, nue, au bord des larmes. Un mois, dit-elle, qu'elle est là, allongée là. Au début elle était venue pour me voir mais y avait renoncé. Elle comptait partir demain à Courson (la maison de campagne de mes parents où elle n'a, bien entendu, jamais foutu les pieds) avec ma mère (qu'elle n'a jamais vue)...

Lorsque, après avoir tout fait pour la revoir, l'année dernière, Marie avait enfin accepté un rendez-vous, j'avais immédiatement regretté mon invitation...

Rendez-vous avec Alexandra à 17h15. J'ai rarement été aussi serein avant un rendez-vous galant (peut-être parce que je suis intimement persuadé qu'il n'aura rien de galant... En ai-je envie, d'ailleurs ?). Cela ne m'ennuie pas. Cela ne me réjouit pas non plus. Quoiqu'il advienne, je crois bien que je m'en fous. Cela ne me ramènera pas Iseult, c'est tout ce que je vois.

Hier soir, en sortant d'une station de métro, je m'aperçois que la bonne femme à la poussette, derrière moi, va se ramasser la porte que je viens de lâcher en pleine poire. Je me précipite pour empêcher la blague et, bien entendu, elle me remercie. Quel con! Je m'en veux! Une telle occasion! Je passe mon temps à agir à l'encontre de mes opinions (c'est qu'il a ses opinions!). Qu'importe. Je me vengerai. Je vais m'entraîner. La mère est l'ennemi et il serait temps qu'elle le sache.

20 heures. Alexandra me lâche au bout d'une heure. Juste après, dans la rue, je me fais accoster, draguer par une femme qui m'invite à prendre un verre. Bon. Chez elle il y a sa sœur et elle se mettent à discuter à propos de l'esprit de compétition et de la lutte pour vivre, je crois. Je n'ai pas d'avis sur la question et je m'ennuie. Au bout d'une heure je m'en vais – méthode Alexandra.

- J'espère que tu n'es pas déçu, qu'on ne t'a pas trop lassé avec nos bavardages...
- Je ne m'attendais à rien. Je ne vois pas comment je pourrais être déçu...

Dans le bus, une vieille m'offre du chocolat. Je n'ai envie ni de vieille, ni de chocolat.

Drôle de journée.

Ce soir je ne travaille pas. Je reste ici, chez moi, seul, et je t'écris... Ne sachant pas si tu m'as lu ou si tu me liras. N'ayant de toi que ce carnet avec tes mots auquel, aujourd'hui, j'ajoute les miens, ce carnet qui, au fil des jours, devient toi. J'écris sur ta peau, sur ton corps. Je tatoue sur ton corps absent les mots de ton absence. Les gens m'ennuient. Ils ne font que me faire mesurer à quel point tu me manques. Cette nuit j'ai rêvé de ton corps nu, allongé au bas de chez moi, sur le goudron brûlant, juste sous mon balcon. Je te voyais mais tu dormais et il m'était impossible de sortir de chez moi. J'étais prisonnier et tu étais là, à portée de regard... Tu hantes mes rêves autant que mes cauchemars...

Samedi 11 Août 1984

Demain, anniversaire de Gabriel Matzneff. Il ne fera sûrement pas assez beau pour qu'il se rende à la piscine. Au reste, même s'il faisait beau, il y aura sûrement Catherine que je ne veux pas voir. De toute façon je ne sais pas quoi lui offrir. Enfin, s'il fait beau, j'irais quand même, même les mains vides.

Je me sens vulnérable par désintérêt de moi... Je me sentais fort quand Iseult était là, quand j'étais là pour elle, une bonne raison. Mais je n'ai envie d'être là pour personne aujourd'hui. Je suis las d'être là, même pour moi. Alors, forcément, il y a un certain laisser aller. Je me lève chaque jour un peu plus tard que la veille. Je ne vois plus trop l'utilité de tout ça, le jour, la nuit, se lever, agir. Je me réveille toujours à la même heure, vers huit heures, mais je reste au lit de plus en plus tard. Je regarde le jour, lui demande, mais il ne répond pas. Alors je continue, l'interroge. Ça occupe en attendant que bon, ça ira comme ça, autant se lever avant de s'énerver définitivement. Debout, musique (Phil Glass), petit dèj (café, pain complet, beurre de cacahuète, deux ampoules de Mag2 et un comprimé de vitamine C) et appel d'Igor qui me propose de passer l'après midi en sa compagnie. Bon, va pour Igor. Je débranche le téléphone au cas où quelqu'un d'autre aurait eu envie de me voir - j'ai horreur de me justifier, ou même de m'expliquer. Il n'y a jamais de bonnes raisons (en général). Je jette un coup d'œil au miroir de la salle de bain qui me renvoie l'image d'un type aux cheveux gras, furonculé comme une bouse au soleil. Je ne me rase pas et réenfile les vêtements d'hier. Le temps de laisser couler un peu d'eau dans une casserole sale et je suis dehors. Le ciel est tellement gris que chaque vitre ou carreau se transforme en miroir, et le monde se dédouble de partout... c'est joli.

Dimanche 12/8/84

J'ai essayé d'appeler Iseult. Je n'osais pas trop jusqu'à présent, j'avais un peu peur. Je suis d'abord tombé sur une vieille qui ne connaissait aucune Iseult. J'ai recommencé et c'était occupé. J'ai recommencé et je suis tombé sur un homme (son père ?) qui m'a dit qu'elle n'était pas là et demandé s'il y avait un message. Il n'y avait pas de message. Je voulais juste entendre sa voix me dire Allô avec le "o" qui monte. Et puis savoir si elle pensait à moi, si elle avait envie de me voir comme moi j'ai envie de la voir. Je voulais lui dire qu'elle me manquait et l'entendre me dire la même chose. Je voulais lui dire que je l'attendais et espérais l'entendre me répondre qu'elle arrivait bientôt... Je voulais lui dire pas mal de choses mais, surtout, je voulais qu'elle me dise, elle.

Lundi 13/8/84

Journée et soirée de dimanche seul...

Midi. Il fait toujours aussi gris mais j'ai décidé qu'il faisait beau et suis parti pour Deligny. Il semble que je sois le seul à en avoir décidé ainsi. La piscine est entièrement pour moi, donc. Une bonne semaine que je n'avais pas nagé. J'en avais besoin, j'avais le cerveau bien crasseux...

J'ai des envies de Grèce... En octobre, peut-être...

Une mouche vient se poser sur mon genoux et reste là, inerte, totalement immobile, comme morte. Elle ne goûte même pas à ma peau, pas un brin de toilette, rien. C'est à peine si d'imperceptibles frémissements la parcourent toutes les cinq ou six secondes, mais elle ne bouge pas : ce sont des frissons involontaires. Au bout d'un long moment, un coup de vent, un bruit, ou un de mes propres frissons, la fait décoller, s'envoler pour un tour d'une seconde, et se reposer exactement au même endroit. Ses pattes reposent, ses ailes reposent et sa trompe pendouille comme une excroissance désormais inutile (vague sentiment d'identification...). On dirait qu'elle dort. Elle aussi doit se demander ce qu'elle fait là...

Je me traîne, à pieds, de la piscine à l'Agence. J'ai du mal à marcher. Chaque pas est une douleur, un poids qui s'ajoute à ma vie, qui m'enfoncé dans ma vie, me tire dans un concret vide d'Iseult, vide de sa voix, de son corps, de ses yeux, de ses mots... J'avance, péniblement, sans plus savoir pourquoi. Parvenu aux jardins des Tuileries, après un dernier pas arraché à mon corps se rêvant une raison d'être, j'abandonne. Je m'arrête. Refus inconscient, contrepoids d'un passé qui me hante. Je suis dans l'incapacité de continuer. Impossible est mon nom (Yo!). Tout acte devient caduc, inutile. Impossible que tu ne sois plus là, que tu sois partie, que tu sois absente, que je sois sans toi et que mon corps, que mes membres continuent à se mouvoir.

Le verbe "vivre" ne devrait être employé que péjorativement.

R.J., au téléphone, me conseille de draguer n'importe quoi, pour l'entraînement, pour avoir quelque chose à raconter dans ce journal et, surtout, exorciser Iseult.

« Le problème de la responsabilité n'aurait de sens que si on nous avait consulté avant notre naissance et que nous eussions consenti à être précisément celui que nous sommes » ; E.M.Cioran.

Depuis son départ je ne fais que douter, et ses mots ne font que m'enfoncer dans un doute plus atroce encore...

Je suis dans la hantise qu'on me vole mes carnets. Il restait encore une dizaine de pages vierges dans le précédent, mais les quelques trois cents remplies pesaient un tel poids qu'il ne m'était plus possible de l'avoir sur moi sans un filet de sueur entre les omoplates...

Je suis beaucoup trop attaché à moi...

Mardi 14 Août 1984

Réveil atroce. Il pleut. Essayé par deux fois d'appeler Iseult, en vain. Je n'arrive pas à pleurer. J'aurais voulu voir R.J., lui lire les mots d'Iseult... « C'est étrange qu'elle ne t'ait pas donné de ses nouvelles, amoureuse comme elle semblait l'être... » Hé oui. Certaines ont l'air de s'en foutre tandis qu'elles m'aiment; d'autres...

Je ne trouve plus le courage de continuer. L'ennui est que je n'ai pas non plus celui de m'arrêter... A force de me répéter que je ne suis là pour rien, à force de me dire que tu es ma seule motivation, à force de ton absence et de mes doutes, je sombre lentement dans le végétal...

Tes traits ont pratiquement disparu de ma mémoire malade... Il me faut près de dix minutes pour en cerner les ombres...

Nouvelle musique : de l'orgue, des chœurs, pas de flûte... Aucune idée de ce que ça vaut...

« Je n'ai pas connu une seule sensation de plénitude, de bonheur véritable, sans penser que c'était le moment ou jamais de m'effacer pour toujours. » Cioran.

Certes, je pourrais mettre mon état sur le dos de mes lectures, celle de Cioran en particulier. Mais est-ce un hasard si je le pratique depuis plus de cinq ans ?

Je n'ai aucun sens du secret. Je n'y sens qu'une prétentieuse absurdité de plus, même si je n'arrive pas trop à en expliquer le pourquoi... Peut-être parce qu'il ne peut y avoir réellement de secret, que depuis des millénaires, l'Homme et son histoire ne sont qu'un perpétuel bégaiement, et qu'il ne saurait, donc, y exister d'événement personnel et original...

Passer de l'autre côté...

Métro. Ces deux jeunes jumeaux aux yeux de cockers, au même air ahuri, vêtus de façon strictement identique et dont la seule différence apparente réside dans une montre-bracelet qu'arbore un de leur quatre bras... Tout l'avenir de l'humanité est là, assis en face de moi...

1 heure, par là, sur le trajet qui mène de la station de R.E.R. à chez moi... La petite maison vide devant laquelle je passe chaque nuit, m'y imaginant une petite vie paisible et gratuite, ils sont en train de la démolir. Ce soir, il y a un bulldozer entre elle et moi... Dès que l'on s'attache un tant soit peu à quelque chose, à quelqu'un, qu'un plaisir arrive à naître... Nous ne sommes là que pour en chier; la vie est là pour nous le rappeler.

Mercredi 15 Août 84

Je traverse la crise prévue, attendue, la même que l'année dernière à la même époque... Enfin, quand je dis « Je traverse »... Qui me dit que je ne fais encore que la traverser ?... Je pourrais fort bien y rester sans que cela change grand-chose...

Hier, Patricia m'a dit que son mari avait retrouvé mes lettres d'amour. Je lui en ai demandé des photocopies, mais elle a refusé.

La journée commence aussi mal que d'habitude. Rendez-vous avec Andréa devant la Fnac des Halles... Ça me rappelle Hélène... Cet endroit ne nous avait pas porté chance... Aujourd'hui, je m'en fous.

Crise identique à cette différence que, cette année, je ne me venge pas sur Marie – qui, du coup, me manque un peu...

L'attitude qui me vient le plus facilement à l'esprit, lorsque je cherche à me remémorer le visage d'Iseult, est celle où elle suce son pouce – c'est à dire celle où ses traits me sont aux trois quarts cachés...

Graffiti sur un mur du Palais Royal : "Continuez!"... Une ironique injonction particulièrement bien sentie pour qui va mal... "Continuez!"... Invitation au suicide... Intolérable sarcasme...

Des années que j'attends...

J'aime bien les reprises de l'été... On sait où on met les pieds... Ainsi ai-je pu me délester d'un peu de pression, de quelques larmes, en revoyant *West Side Story*...

Te serrer, t'embrasser doucement, sans trop ouvrir la bouche, frôler tes lèvres de mes lèvres, mordiller ton petit bout de langue tout frais, le goûter de ma langue, respirer tes cheveux, boire au plaisir de ton pilou, poser ma joue sur ton ventre pour en entendre la chaleur, enlacer de ma bouche les aréoles de tes seins – les plus beaux du monde –, te blottir contre moi et ne plus te lâcher, vibrer de tout mon être au son de tes « Allô ? », frissonner de tes lèvres sur mon épaule, fondre sous ta petite voix qui me fait la lecture, espérer l'arrêt du temps quand je m'endors à tes côtés, en espérer l'abolition quand tu dois t'en aller, rêver de toi toutes les nuits et, chaque jour, réaliser ces rêves, renaître dans tes bras et y mourir de plénitude... J'aime beaucoup, beaucoup, faire l'amour avec toi...

Le positif me laissant de marbre, j'attends de Cioran qu'il m'aide à toucher le fond (je viens de terminer *De l'inconvénient d'être né*).

Mal à la tête, à la gorge. Il ne serait pas étonnant que je couve quelque chose. Il serait même parfaitement logique que je couve quelque chose...

Ce carnet devient de plus en plus noir... J'en suis désolé... mais justement...

Les risques de retombées d'un « Va te faire enculer! » sont bien moins conséquents que ceux d'un « Va te faire foutre »...

Jeudi 16/8/84

Aurais-je enfin touché le fond ? Toujours est-il que la journée qui s'achève fût loin d'être désagréable...

Elle s'appelle Betty (nous y voilà!), est ravissante, du signe de la Balance (comme Iseult) et va sur ses 14 ans... Une rencontre à peine, et ma douleur d'Iseult se fait anecdotique... Il est intéressant de constater à quel point les raisons pour lesquelles, hier encore, je me serais presque tué, m'apparaissent si futiles aujourd'hui... Cela permet aussi de comprendre pourquoi les autres ne pouvaient me... Mais qui sait si demain ce ne seront pas les raisons de cette allégresse présente que je trouverais futiles ?... Betty se montre étonnée de mon désir à la revoir

hors de la piscine... « Tu as quel âge, 22 ? » Etrange – ce n'est pas 20 ou 25 - ce souci de précision, cette perspicacité... Une des petites de mon immeuble (Valérie) m'avait, elle aussi, gratifié d'un exact 22 ans... J'y vais du couplet de R.J. sur la maturité des filles par rapport aux garçons du même âge...

- C'est marrant! C'est exactement ce qu'on se disait hier, avec ma copine... Mais bon... A partir de 20 ans... Ça ne choque pas... Mais si tu prends, par exemple, c'est juste un exemple, une fille de 14 ans et un type de 22...
- Et bien ?
- Et bien ça fait un grand écart.
- Et ça te choque ?
- ... Non.

Je dois l'appeler demain matin... Rien n'est fait et, sûrement, rien ne se fera, mais le moral remonte.

« Et qu'est-ce que tu vas faire quand Iseult reviendra si Betty tombe amoureuse de toi, me demande Igor ? » Il faudrait déjà qu'Iseult revienne; il faudrait que Betty tombe amoureuse de moi... Mais où vont-ils chercher un tel optimisme ?!

Vendredi 17/8/84

Fausse alerte : je n'avais pas touché le fond. Au téléphone, Betty me fait comprendre qu'elle n'envisage aucune histoire avec moi (une sordide histoire de fidélité à un autre... Pfff!)

Retour aux mauvais débuts de journées. Un des nombreux avantages du malheur est qu'on ne s'y habitue pas, jamais, que l'on va de surprise en surprise, que l'on peut toujours tomber plus bas. Alors que très vite le bonheur lasse, ennue. Sans même parler de la créativité qu'inspire le désespoir...

« Betty loupe, en a conclu R.J.... »

Deligny. Il est très instructif d'observer le mauvais dragueur (par opposition à des Matzneff et autre Jaccard) lorsque, une fois passées les cinq premières minutes, il a énuméré toutes les banalités nécessaires à l'approche et qu'il ne peut décemment pas aborder la baise tout de suite... Le silence s'installe... La fille attend... Il cherche quoi dire encore, il a épuisé toutes ses formules d'entrée en matière... La fille attend, commence à montrer quelques signes de lassitude... Il sent que la situation risque de lui échapper, que c'est maintenant ou jamais...

Une Dominique, ex de R.J., à mes côtés une bonne partie de l'après midi... Je ne pense pas que nous soyons réellement intéressés l'un par l'autre.

Ce soir, à l'Agence, une Natalia, stagiaire de 18 ans, blonde, mignonne sans plus, étudiante en histoire... Rendez-vous demain midi. Un lapin m'ennuierait.

Iseult, je m'ennuie de ton silence et m'aigris de ton absence...

Samedi 18/8/84

Rendez-vous retardé de deux heures... Il semble que je me sois habillé de manière un peu trop provocante, un peu trop Tata-Beach... Les gens me détaillent de la tête aux pieds, les yeux exorbités... Est-ce mon nombril qui les affole ainsi ? Nous verrons bien la réaction de Natalia. Si, en me voyant, elle s'enfuit en courant, j'irais à la piscine. Et puis c'est tout. Sinon, je l'emmènerais bien flirter au Luxembourg...

14 heures. Au pire, elle ne vient pas, vient avec une copine ou mieux : avec un copain... Les souvenirs que j'ai de son visage ne m'apparaissent plus aussi séduisants... Un cou un peu large ou, plutôt, je ne sais pas comment s'appelle cette partie du corps qui se trouve entre le cou et le menton, trop épais... De même que les mollets, du moins ce que j'ai pu en voir, émergeant de sa longue jupe, ça semblait gras, les chevilles bien trop fortes... Les lèvres, fines, me rappelaient la bouche de Catherine. Natalia n'est pas du signe de la Vierge; toujours ça. Et son front était trop grand aussi, faisant poids sur ses yeux et lui donnant l'air bovin...

22 heures. Après-midi en compagnie de Natalia qui, tout compte fait, est adorable. Faut s'habituer, c'est tout. Elle a été élevée chez les sœurs; c'est extrêmement excitant. Elle aime la nostalgie, le passé, le sien et en général. Elle dit n'être jamais tombée amoureuse et se sent bien seule – pas *trop* seule, *mieux* seule. On lui dit qu'elle finira nonne. Son avenir semble tout tracé : mariage, famille nombreuse, etc... Cela semble écrit, et presque indifférent à ses yeux... Je pourrais demander sa main... Elle est jolie, douce, organisée; tout à fait de celles qu'on épouse sans amour...

Je suis assis à la terrasse d'un café, boulevard Saint Germain, où je me rendais souvent l'année dernière... Réminiscences d'espoir et de solitude.

Aujourd'hui je n'espère plus, en tout cas j'essaie. Aujourd'hui je me dis que je n'espère plus. Je ne crois pas que je reverrai Marie... jamais...

Iseult. Je ne sais pas si je te reverrai. Tout mon corps tend vers toi, tout ce que je fais est fait pour toi, tout ce que je dis t'es dit à toi. Tu ne m'entends pas, Iseult, tu es partagée – ou peut-être ne l'es-tu déjà plus... Tu hésites entre un qui sait et un autre qui ignore, entre un qui souffre et t'attend et un qui t'attend aussi, bon, d'accord, mais qui ne souffre pas, n'a aucune raison de souffrir... Il est 23 heures et je suis à la terrasse d'un café du boulevard Saint Germain à nourrir les moustiques. Ça ou autre chose... Ta mère m'a dit que tu rentrais demain... Pas une carte postale, rien. Je reste suspendu à un fil si fin qu'un souffle, qu'un mot seul pourrait briser, couper... Ta mère m'a dit que tu rentrais demain... Je lis, lis, relis tes mots et me dis que je ne te reverrai pas, que je t'entendrai, peut-être, que je t'écouterai me dire le pire et que je ne réagirai pas, car le dernier fil de l'immonde pantin sera coupé déjà, à jamais... Je t'aime. Je ne sais pas ce qu'il faut faire pour faire pencher la balance. Je sais seulement qu'en le voulant, qu'en insistant, qu'en étant trop, je perdrai tout mon poids et qu'elle penchera pour l'autre con. Je sais comme il est pénible d'être aimé sans retour. Je sais qu'en te disant tout, qu'en t'en disant trop, qu'en te parlant d'amour, tu risques de t'enfuir... Mais que pourrais-je dire d'autre ? Te raconter ma vie ?... Ma vie se passe sans temps, dans des lieux où j'attends. N'importe quel lieu; l'attente est la même partout... Je travaille, j'écris, sans voir jamais personne...

Nous sommes samedi et, à partir d'aujourd'hui, j'ai dix jours de congés. Comme ça, parce que j'espère encore, parce que j'espère toujours. Un jour, peut-être, qui sait, je me passerai d'espérer, ou il sera tari, et moi avec...

Dimanche 19 Août 1984

Pourquoi cette honte à avouer son ennui ? Est-ce une honte, une tare ? Comme si c'était notre faute...!

Si les bébés pleurent tant, c'est de désespoir d'être tombé si bas, d'avoir perdu la paix d'avant la vie, leur condition de non-être paradisiaque...

J'apprends que Fred à revu Marie la semaine dernière et constate, de plus, qu'il me fuit... Furieuse envie de l'égorger...

Je passe l'après-midi au jardins du Luxembourg, à attendre je ne sais quoi, à m'emmerder en tout cas. J'aimerais être vieux, très vieux, et savoir que j'en vois le bout, que le supplice va bientôt cesser, qu'une question de jours, d'heures peut-être...

L'hiver, j'attends l'été, me disant que c'est à cause du froid, de la neige, de la grisaille... et l'été, chaque été, tous les étés, me saute à la face l'évidence que mon mal-être est inné, inaltérable, et que chaque espoir, aussi minime soit-il, ne peut qu'accentuer la douleur. J'ai l'impression de n'avoir que trop vécu. J'aimerais mourir là, maintenant. La plaisanterie a assez duré... Pourquoi faut-il tant de volonté pour mourir ?! Pourquoi le désir n'y suffit-il pas ?! Je serais mort cent fois déjà, sans n'avoir plus besoin de traîner ce corps d'entraves et cette âme immonde... Si seul le désir suffisait à mourir, la race aurait disparu depuis belle lurette... peut-être même avant...

Natalia, hier, m'apprenait que pour qu'une guêpe s'éloigne, il suffisait de se mordre le bout de la langue... Et pour que la vie s'éloigne ?...

22 heures, Place du Châtelet. Les gens se foutent de la gueule du nain assis à mes côtés... Je rêve de chambres à gaz et de massacre en masse... Il m'explique que l'on vient de lui voler son paquet de cigarettes et le briquet qui étaient posés sur la table, devant lui...

Tout à l'heure, tout en l'appelant, je me disais que je ne voulais pas voir Fred, que je lui en voulais à mort pour Marie... Et je suis là, à l'attendre, espérant encore... La rancune me fatigue; ma nature est ainsi...

Je t'aime, c'est nerveux.